

Ciné-Bulles

20 h 17, rue Darling de Bernard Émond

Marie Claude Mirandette

Volume 21, numéro 2, printemps 2003

URI : id.erudit.org/iderudit/33392ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mirandette, M. (2003). *20 h 17, rue Darling de Bernard Émond*. *Ciné-Bulles*, 21(2), 56-57.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

20 h 17, rue Darling

de Bernard Émond

par Marie Claude Mirandette

«*J*'ai été journaliste de faits divers pendant 25 ans. Je courais les feux, les crimes et les catastrophes. J'ai vu des corps coupés en deux, j'ai vu des visages écrasés, j'ai vu des enfants brûlés vifs. Un soir, j'ai voulu interviewer un homme qui avait perdu son enfant dans un feu. Je l'ai poursuivi jusque dans l'autobus des sinistrés. Il est devenu comme fou. Cela a pris trois

polices pour l'empêcher de m'achever à coups de pied. Mais moi je m'en souviens pas. Cette nuit-là, j'étais trop saoul pour me rappeler ce que je faisais.»

C'est ainsi que Gérard (Luc Picard), narrateur et personnage central de **20 h 17, rue Darling**, second long métrage de fiction de Bernard Émond, résume cette existence qu'il a menée des années durant. D'entrée de jeu, on apprend qu'il devrait déjà être mort. Une série de contretemps l'épargne de l'explosion qui a soufflé son immeuble et dans laquelle six personnes ont perdu la vie. Dès lors, le besoin de savoir et de comprendre le tenaille. Pour nourrir cette quête, cet ex-journaliste et apprenti ex-alcoolique, qui a tout perdu, certes, mais peut encore espérer sauver son âme (en cela, **20 h 17, rue Darling**, que d'aucun sous-titrerait «L'homme qui arrêta de boire», se différencie substantiellement de **la Femme qui boit** [2001], récit sans espoir d'un personnage étranger à toute forme de rédemption qui porte sur son existence un regard lucide et désespéré), fouille le passé des victimes.

20 h 17, rue Darling

35 mm / coul. / 100 min /
2002 / fict. / Québec

Réal. et scén.: Bernard
Émond

Image: Jean-Pierre
Saint-Louis

Son: Marcel Chouinard,
Hugo Brochu, Martin
Allard et Luc Boudrias

Mus.: Robert Marcel
Lepage

Mont.: Louise Côté

Prod.: Bernadette Payeur -
ACPAV

Dist.: Christal Film

Int.: Luc Picard, Guylaine
Tremblay, Diane Lavallée,
Micheline Laperrrière, Lise
Castonguay, Vincent
Bilodeau, Fanny Mallette,
Alexandrine Agostini,
Patrick Drolet



Luc Picard dans **20 h 17, rue Darling**

Structurée comme un *road movie* qui flirte avec le «noir», cette intrigue sur trame de pseudo-enquête policière s'avère surtout un long voyage initiatique au bout de soi, une lente descente aux enfers de *l'anima*. Les regrets, les blessures, les marques du passé, tout ici s'incarne dans cette bouteille dont l'alcoolique évoque amoureusement la beauté charnelle avant de plonger, une fois encore, tête première dans le vide du goulot. Au terme de ce chemin qui ne mène nulle part, aux confins du vide vertigineux et de la quête de sens, cet antihéros trouve ce qu'il ne cherchait pas: un rapport renouvelé à autrui et à lui-même, un espoir ténu et incertain en l'existence ainsi qu'un fragile mais néanmoins possible amour.

Le regard sans émotion et sans jugement que porte le narrateur sur son entourage finit par laisser transpirer quelque chose de profondément humain dans sa troublante fragilité. C'est là que se dessine le regard du réalisateur qui, anthropologue de formation, se plaît à scruter jusqu'à plus soif le monde de la fuite dans les paradis artificiels. Mais alors que, dans **la Femme qui boit** — film dont **20 h 17, rue Darling** reprend en bonne partie et le sujet et le traitement — l'alcool permettait à l'héroïne d'oublier tout en s'enfonçant chaque jour davantage dans une inévitable déchéance, il joue ici un rôle nettement plus métaphorique, devenant un instrument au service d'une quête incertaine mais essentielle. À la manière de la chaleur étouffante de **Nocturne indien** (1989) d'Alain Corneau, l'alcool est ici un adjuvant indispensable au héros. De même, l'incendie incarne l'événement libérateur qui permet à l'enquêteur de quitter le pays des indices matériels pour accéder à celui des preuves psychologiques. Autre sujet de prédilection d'Émond à qui l'on doit, entre autres films, **l'Épreuve du feu** (1997), documentaire sur le post-trauma de l'incendie.

Écrit sur mesure pour un Luc Picard dont la performance se compare à celle d'Élise Guilbault, **20 h 17, rue Darling**, plus achevé que **la Femme qui boit** tant sur le plan narratif que sur le plan esthétique, plus optimiste aussi, est une belle réussite. ■

Les Fils de Marie

de Carole Laure

par André Lavoie

«**A**ctrice orpheline cherche manière(s) de se réinventer»: ce n'est pas la teneur exacte du message de détresse dicté par l'esseulée Marie dans le premier long métrage de Carole Laure, **les Fils de Marie**, et pourtant... L'ex-muse de Gilles Carle et l'ancienne figure de proue des coproductions franco-québécoises effectue un retour alors que personne ne l'attendait. Confondant sans cesse les sceptiques et les esprits chagrins sur ses talents de comédienne, de chanteuse et de danseuse, elle poursuit sa discrète entreprise de séduction, cette fois avec les atours de la réalisatrice.

Si plusieurs contestent les capacités de Carole Laure à se faire discrète derrière un personnage, trop souvent soucieuse de servir d'abord son image, il faut lui reconnaître un flair certain pour s'inscrire parfaitement dans des mouvances insoupçonnées, comme la musique country et techno ou encore l'univers du chorégraphe Édouard Lock. Les nouvelles technologies ainsi qu'un thème passablement, et tristement, éculé — la mort brutale d'un enfant et le grand vide que provoque son départ — sont à la base de sa toute dernière aventure sur grand écran, après des apparitions rarissimes depuis une décennie, marquée, entre autres choses, par l'échec de **Rats & Rabbits** de Lewis Furey.

À l'aide d'une caméra numérique et en équipe plus que réduite, Laure s'engage sur le terrain glissant de la réalisation pour mettre en images la déroute psychologique et l'improbable résurrection d'une femme en deuil de son fils et de son époux à la suite d'un tragique accident. Pour apaiser la douleur, Marie (Carole Laure) rédige une petite annonce comme d'autres lancent des bouteilles à la mer: «Mère ayant perdu fils cherche fils ayant perdu mère.» Un

Les Fils de Marie

35 mm / coul. / 99 min /
2002 / fict. / France-Québec

Réal.: Carole Laure
Scén.: Carole Laure
et Pascal Arnold
Image: Pascal Arnold
Son: Pierre Blain
Mus.: Jeff Fisher
Mont.: Hugo Caruana
Prod.: Carole Laure - Les
Productions Laure-Furey,
Pascal Arnold et Karina
Grandjean - Toloda
Dist.: TVA International
Int.: Carole Laure, Jean-
Marc Barr, Félix
Lajeunesse-Guy, Danny
Gilmore, Daniel Desjardins